

Du jugement des terres par les sens.

La nature ne se copie guère dans ses ouvrages. Elle prodigue les formes sous lesquelles elle nous offre ses bienfaits. Sa main libérale, toujours féconde en traits nouveaux, met en usage tous les secrets de l'art le plus achevé, pour répandre sur la terre les riches bénédictions du Seigneur (quel attrait et quelle beauté, quel charme dans cette incessante variété de scènes ! et comme l'on sent bien, à la vue de ce spectacle diversifié à l'infini, l'inépuisable trésor de l'artisan suprême par qui tout a été fait ! Mais l'agriculteur praticien doit de tout cela conclure autre chose encore. Il doit reconnaître que la nature, en imprimant à ses productions une variété si étonnante, a dû nécessairement aussi leur imprimer des besoins différents, et, par suite, varier et les climats et les terres pour répondre aux exigences particulières de cette innombrable armée de plantes si diverses. Et en effet nous voyons que cela se passe ainsi. Nous vérifions chaque jour que les plantes ont des goûts et des habitudes distincts, habitudes et goûts qui les portent à vivre ici plutôt que là, à habiter sur la montagne plutôt que dans la vallée, à s'épanouir dans ce pays de bocage abrité contre les rayons du soleil plutôt que dans ces plaines immenses exposées à tous ses brûlants regards. Nous constatons en même temps que les terres ont des qualités personnelles en quelque sorte propres à telles ou telles productions plutôt qu'à telles ou telles autres ; que chaque pays a ses plantes qui semblent lui avoir été assigné à l'avance, et que, dans ce pays même, elles varient selon le génie, pour ainsi dire, la nature et le tempérament que les terres ont elles-mêmes. Il est donc de haute importance de bien connaître les différentes espèces de terre, afin de bien connaître aussi les différentes productions qui leur conviennent. L'on s'exposerait autrement à faire violence à la nature, et jamais cela ne se fait sans que la besogne soit mauvaise.

Mais plus il importe au cultivateur de posséder cette connaissance, et plus il semble que l'on prenne à tâche de la lui expliquer de manière à ce qu'il l'ignore toujours. On dirait qu'il n'est plus possible de parler de la composition des terres, et, par conséquent, du jugement qu'il faut en porter, sans mettre en avant un bagage de science capable de faire ployer les épaules les plus robustes et pâlir les plus intrépides. Nous suivrons, nous, et il grand temps qu'on le fasse, une marche toute opposée. Pour juger les terres, nous ne ferons appel qu'à la simple pratique, et, pour tout laboratoire, nous prendrons nos sens. Oui, nous pouvons nous rendre un compte suffisamment exact de la valeur d'une terre par le facile usage de quatre de nos sens : la vue, l'odorat, le goût et le toucher. Cette méthode vulgaire, cette méthode si bien appropriée au talent que tout homme venant en ce monde a reçu, sera même, à certains égards, plus sûre que celle de nos savants. Car les explications scientifiques diffèrent beaucoup entre elles, c'est un perpétuel combat, tant que nos sens, s'ils sont éclairés par la

pratique, ne porteront au cerveau qu'une pensée unique, parfaitement définie. Dans tous les cas, ce sera plus pratique, puisque le savant ne saurait porter partout avec lui son laboratoire, tandis que nous, nous porterons partout avec nos yeux et notre nez, notre bouche et nos mains, et jamais il n'arrivera à personne, au moment de s'en servir, ce cas étrange de les avoir, avant de partir, laissés à la maison.

Or l'expérience de tous les siècles et de tous les pays a constaté qu'une terre, pour être bonne, doit, à la vue, paraître noirâtre, être grasse, meuble au toucher, n'être ni froide par nature ni trop légère ; elle doit n'avoir point de mauvaise odeur ni de mauvais goût. Bornons-nous à ces qualifications et expliquons ce qu'elles signifient.

Il semble que la couleur, considérée en elle-même, ne puisse être une qualité pour la terre. Elle ne lui est pas, en effet, essentielle. La couleur peut varier sans que la terre soit mauvaise. Mais celle que nous indiquons est un indice que la terre contient de l'humus qui a précisément cette couleur noirâtre, et qui, étant la base de l'alimentation des plantes, détermine par cela même le degré de fertilité d'un terrain. L'expérience est conforme à ce que nous avançons. On a reconnu d'âge en âge que les terres de couleur noirâtre sont les meilleures, les plus riches en produits, en même temps que les plus aisées à travailler. Elles profitent mieux, plus facilement et plus utilement des influences heureuses du soleil ; leur tissu lâche les dispose à recevoir et à retenir les rayons, et leur couleur est de toutes celles qui les réfléchit le moins. Il est bien connu, en effet, que les corps noirs ont une facilité particulière à s'échauffer et que chez eux l'échauffement dure. L'empressement avec lequel on quitte les vêtements de cette couleur, lorsque l'été revient, en est à tous les yeux une preuve palpable.

Les autres couleurs sont des indices moins bons. Ainsi, par exemple, il est fort rare qu'une terre blanche donne de profit sans des dépenses considérables et sans des soins qu'on n'est généralement pas d'humeur ou en pouvoir de leur donner.

On doit, au reste, avoir égard au pays dans le jugement que l'on porte de la bonté des terres par rapport à leur couleur. Un exemple : la terre rouge passe parmi nous, et non sans raison, pour souverainement médiocre ; en Afrique, au contraire, la terre rouge est aussi fertile que les autres, et la preuve, c'est qu'on en retire avec abondance trois récoltes par an.

Pour juger les terres par l'odeur, il faut une certaine habitude. Recherchez une bonne terre, sentez-la et tâchez de retenir la sensation que vous avez éprouvée. A l'heure de l'examen, comparez l'odeur actuelle à celle de votre souvenir, et par le plus ou moins d'analogie que vous trouverez, il vous sera facile de tirer la conséquence. Je connais bien des cultivateurs qui ne demandent pas autre chose pour apprécier une terre, et leur jugement est sûr ; ils ne se trompent pas. En entrant dans un champ, dès la pointe du jour, alors que la terre est encore trempée de rosée, ils vous diront, et

cela avec certitude, par la vapeur de la terre agitée, ce que l'on doit en entendre. — L'humidité favorise la perception de l'odeur. Aussi voit-on que la même terre, qui le matin affecte l'odorat, ne sent presque plus vers le milieu du jour, et devient tout à fait inodore lorsqu'elle a eu le temps de sécher ; mais, dans tous les temps, une ondée de pluie réveille cette odeur et la porte au nez de ceux-mêmes qui ne la cherchent pas. Il ne faut pas cependant que la terre soit trop humide. Si trop sèche, elle cache son odeur, trop humide elle peut fort bien porter à l'odorat d'autres émanations que celles qui lui sont propres. Observons à cette occasion qu'il y a toujours, dans la terre en culture, deux odeurs à rechercher simultanément : l'odeur simple et naturelle de la terre et l'odeur du fumier. Plus cette dernière, qui est plus forte, l'emportera, plus la terre pourra être estimée fertile.

ADOLPHE LEROY.

(A continuer.)

ANNONCES.

ABEILLES.

Le soussigné croit devoir appeler l'attention des personnes de la campagne sur les avantages que l'on peut retirer de la culture des abeilles et sur les pertes que le pays fait chaque année en négligeant cette branche profitable de l'industrie agricole.

S'étant appliqué depuis un assez grand nombre d'années à cette culture, il peut en parler, non pas comme le tout beaucoup de personnes, sur de simples théories puisées dans des livres ou dans des journaux, mais d'après des expériences nombreuses et une pratique régulière sur une assez grande échelle. C'est donc sur des faits vérifiés par lui-même qu'il se croit autorisé à conseiller aux agriculteurs de se livrer à cette industrie qui ne les dérange point de leurs autres travaux et qui pour s'étendre demande moins de temps et d'argent que toute autre. Si l'on réfléchit qu'en moyenne chaque mille carré de pays peut nourrir au moins cent ruches on verra combien de millions on laisse perdre annuellement.

La culture des abeilles a été pratiquée depuis longtemps dans le pays, mais la méthode suivie généralement d'étouffer à chaque saison les mères-ruches pour avoir le miel au lieu de les conserver, explique facilement pourquoi l'on y a pas trouvé les avantages que la manière nouvelle de les multiplier donne à ceux qui les suivent et dont les produits se trouvent singulièrement augmentés sans autres frais que ceux du coût des ruches nouvelles. Que dirait-on d'un cultivateur qui, chaque année, tuerait ses jeunes animaux pour avoir leur chair et ne conserverait que les vieux.

A messieurs les membres du clergé.

Le soussigné croit devoir appeler l'attention de messieurs les membres du clergé